

À propos du livre de Jean-François Braunstein « La religion woke »

par

Jean-Michel Muglioni

La Lettre de Mezetulle, 23 octobre 2022

URL: https://www.mezetulle.fr/a-propos-du-livre-de-jean-francois-braunstein-la-religionwoke/?utm_source=mailpoet&utm_medium=email&utm_campaign=la-lettre-de-mezetulle-6-novembre-2020_96

*Jean-Michel Muglioni ne propose pas un compte rendu de lecture, mais il hasarde quelques réflexions que la lecture du livre de Jean-François Braunstein, *La Religion woke* (Grasset, 2022) a pu lui suggérer. **Il demande qu'on n'y voie qu'une interrogation sur un monde qu'il ne comprend pas.***

Sommaire

Croire l'incroyable ?

Le rapport au réel

Sommes-nous tous despotes ?

Le refus du corps
La fausse parité
L'idéologie sociétale
Ressentiment et nihilisme
Cancel culture
Notes

Croire l'incroyable ?

L'incroyable a au moins deux effets. **Le premier** : il est arrivé qu'il fonde une religion. Les Grecs et les Romains que mathématiciens et philosophes avaient accoutumés à écouter leur raison ne parvenaient pas à admettre qu'un dieu puisse envoyer son fils sur terre pour le crucifier et le faire ressusciter sous prétexte de sauver l'humanité¹. On le sait, l'incroyable a marché. **Second effet** : le Grec ou le Romain cultivé ne pouvait pas croire que l'incroyable aurait un avenir. Ainsi le « woke » et les doctrines qui aujourd'hui nous sont proposées ou imposées sont incroyables : comment croire que la différence des sexes n'est pas d'abord biologique, mais qu'elle est tout entière une construction sociale ? La biologie - en cela en accord avec le simple bon sens - soutient qu'il y a des vivants dont la reproduction est sexuée, que dans certaines espèces il y a des mâles et des femelles, et que c'est le cas pour l'espèce humaine. Qu'elle ne soit pas une science mais un discours fait pour opprimer l'humanité - discours raciste des Blancs - voilà qui est incroyable. Or précisément parce qu'il est incroyable, un tel

négationnisme - qu'est-ce d'autre, en effet ? - caractérise aujourd'hui une nouvelle religion, la religion woke. Si je dis à mes amis qu'elle s'est emparée des universités anglo-saxonnes *et qu'en France elle fait déjà des ravages même dans les sections de biologie, on ne me croit pas !*

Le livre de Jean-François Braunstein fait le catalogue de toutes les aberrations que la religion woke impose de croire, et cela d'abord dans les universités. Son intérêt est d'ouvrir les yeux de ceux qui, la tenant pour totalement incroyable, ce qu'elle est en effet je le répète, ne croient pas qu'elle soit partagée, encore moins dans les lieux de savoir. Jean-François Braunstein cite *les prêtres de cette religion*, il donne les références qui permettent de savoir si ce qu'il rapporte est vrai : chacun peut ainsi aller voir *quelle vague de délires déferle aujourd'hui sur le monde*. Il manque sans doute à ce catalogue une réflexion plus substantielle sur les causes de ce mouvement. Cet ouvrage ne convaincra aucun des adeptes du woke. Mais peut-être ouvrira-t-il les yeux du lecteur qui ne croit pas qu'on puisse croire aux absurdités de la religion woke et qui jusque-là ne s'était pas inquiété de sa propagation.

Le rapport au réel

Comment comprendre un tel délire ? Je crois pouvoir proposer une explication de ce que Jean-François Braunstein appelle la « *guerre contre la réalité* ». Le nouvel homme ignore la nécessité extérieure : il ne se heurte pas à des

obstacles physiques ou physiologiques, comme autrefois le paysan ou l'ouvrier ; son pouvoir est absolu, sans limite. Il ne supporte plus la moindre médiation entre un désir et sa réalisation. Il arrive même que le pauvre ignore la nécessité extérieure, celle que seul le travail d'une matière permet d'affronter, celle qu'aucune prière ne peut changer et dont la question de savoir si elle est juste ou injuste ne se pose pas. Il ne se heurte pas aux choses mais aux papiers de l'aide sociale, c'est-à-dire à des hommes qu'on espère pouvoir faire céder et dont on peut toujours dénoncer l'arbitraire. Et il est vrai que nous sommes plus puissants que nos ancêtres, grâce au progrès des techniques et des sciences, il est vrai aussi que nous jouissons d'une protection sociale qu'ils n'avaient pas. De là une perte de contact avec le réel. Même la pluie ou le vent nous sont annoncés par médias sans que nous ayons nous-mêmes à prendre soin de notre sécurité.

Sommes-nous tous despotes ?

L'homme social que nous sommes est pris dans ses relations avec ses semblables. Pour obtenir ce qu'il désire, il lui faut obéir ou demander, séduire, forcer une volonté. Plus la civilisation grandit l'homme et le libère de la pression du besoin et de la nature, plus il devient dépendant de l'homme, et cela jusqu'à perdre tout contact avec les choses. Le despote au faîte de son pouvoir n'a plus aucun rapport au réel sinon par sa cour, et il prend donc nécessairement ses désirs pour la réalité : il demande et il est servi. Nous vivons

et pensons en despotes, dans la mesure où notre rapport au réel est tout entier déterminé par nos relations aux autres, quand par-dessus le marché le travail lui-même repose sur la médiation de machines, et pour beaucoup, de machines informatiques et donc d'images. Je ne veux pas dire que chacun satisfait ses désirs aisément, ou que les pauvres sont riches, mais que toutes nos pensées, si nous n'y prenons garde, sont des pensées de despote, coupées du réel. Alors il n'y a plus qu'idéologie, le refus du réel devient la norme. L'éducation des enfants a depuis longtemps pâti de ce déni du réel : il ne faut pas s'opposer à leurs désirs. Ils sont malheureux de n'avoir jamais rien vu leur résister. Freud savait le prix du principe de réalité.

Le refus du corps

Seulement le refus du réel produit plus qu'une névrose, il fait croire aujourd'hui que nous pouvons décider de tout ce que nous sommes. La chirurgie doit nous rajeunir. Et pourquoi accepter son sexe, tel que la naissance nous l'a imposé sans nous demander notre avis ? Choisissons-le, comme une coiffure ou une couleur de cheveux ! Des parents demandent à leur enfant de faire un tel choix, quand même son sexe est biologiquement déterminé. Si ce qu'on appelait naguère tout bonnement un garçon désire être une fille, l'école ne doit pas utiliser le prénom de l'état civil mais celui qu'il choisit (ou que ses parents et l'air du temps l'on incité à choisir, on ne peut savoir). S'il le faut, la médecine

interviendra à coups de chimie et de chirurgie. Peu important les dégâts psychologiques qui en résultent, quand ce ne sont pas des dégâts physiques irrémédiables. La Suède revient en arrière après avoir des années admis que les mineurs puissent demander le secours de la médecine pour changer de sexe². Le corps est devenu un objet dont on peut faire ce qu'on veut. Il n'impose plus aucune nécessité. C'est une grande souffrance de ne pas parvenir à habiter son corps tel qu'on l'a reçu de sa naissance, je le sais. Mais est-ce s'en guérir que ne pas se supporter tel qu'on est né en voulant un autre sexe (on ne dira plus sexe mais genre) et de demander à la médecine de le transformer - quoiqu'on continue de nier le caractère scientifique de la biologie ? Que cette médecine puisse et doive intervenir sur les cas extrêmement rares comme ce qu'on appelait autrefois l'hermaphrodisme, que le droit et le regard des autres sur ceux qui en sont affectés cessent de leur rendre la vie impossible, ou tout simplement que chacun puisse vivre la sexualité qu'il veut, c'est justice. Mais faudra-t-il que ce qui n'est qu'une exception devienne la règle et s'impose à tous ?

La fausse parité

Le pire est ailleurs. Ce négationnisme d'un nouvel ordre veut « effacer toute la mémoire historique de la civilisation³ » comme le christianisme naissant qui voulait effacer le monde gréco-romain - qu'il a heureusement appris plus tard à sauver. Des étudiants (et ce ne sont pas les moins brillants)

ont demandé qu'on change la liste des auteurs des programmes de philosophie parce qu'elle ne comporte que des mâles blancs. Parce qu'en effet des femmes de génie n'ont pu s'exprimer ou que parfois leurs œuvres ont été délibérément maintenues dans l'oubli, il faudrait qu'il y ait parité au moins dans les programmes scolaires, ou par exemple que le recrutement des musiciens d'orchestre ne se fasse plus sur la compétence mais sur le même principe de parité, etc. Quel mépris des femmes ! Comme si elles n'étaient pas capables de réussir les mêmes épreuves que les hommes.

L'idéologie sociétale

Jean François Braunstein donne l'exemple d'universitaires américains, noirs⁴, « révoltés par [des] formations à la diversité qui osent affirmer que la « logique » et la « ponctualité » doivent être attribuées à la « blanchité » ». Ce qui revient en effet à croire que les Noirs sont par nature incapables de « pensée rationnelle ». Cet antiracisme est la nouvelle figure du racisme, dont il reprend les stéréotypes. Les statistiques des résultats scolaires montrent - paraît-il - une infériorité des Noirs : vient-elle de leur « race » ou de ce qu'on ne leur a pas permis de vivre dans des conditions telles qu'ils puissent, comme les Blancs, s'instruire ? On le voit, ces mouvements sociétaux - et le succès de l'adjectif sociétal en est le symptôme - ont

pour conséquence, sinon pour but, d'interdire tout progrès social.

On ne s'étonnera pas que la renonciation à ce qu'avait de juste le socialisme nous vienne des États-Unis d'Amérique. Le woke et toutes les recherches intersectionnelles sont la dernière (la dernière en date, il faut s'attendre à en voir d'autres fleurir) idéologie que des penseurs croyant lutter contre le capitalisme ont inventée pour le pérenniser. C'est du moins ce qu'est la religion woke, si l'on a retenu la leçon de Marx et ***qu'on entend par idéologie une théorie qui n'en est pas une mais qui en réalité ne fait qu'exprimer un état de la société et défendre les intérêts de ceux qu'il favorise.*** Seulement Marx est un mâle blanc. On s'en prend aux grands hommes du passé, aux grands auteurs, aux grands compositeurs, qu'on croit prisonniers des réseaux de pouvoir de leur temps dans toutes leurs pensées et dans toutes leurs œuvres. Mais n'est-ce pas être plus encore pris dans les aberrations d'un monde asservi à la croissance économique, où la recherche de la vérité a laissé sa place à la recherche de la puissance ? ***Quel avenir nous réserve-t-on, si ce qui fait la grandeur de la civilisation, Homère, Platon, Titien, Galilée, Mozart, doit être considéré comme la cause de nos pires exactions, du colonialisme, des guerres que nous n'avons cessé de mener entre nous au cours de notre histoire ? Si donc tout le trésor qu'on appelait les Humanités doit disparaître ?***

Ressentiment et nihilisme

Que tel qu'il est le monde puisse désespérer, je le comprends. Est-ce une raison pour préférer le néant ? La religion woke, comme la cancel culture, me paraît finalement nihiliste. Le précédent livre de Jean-François Braunstein, *La Philosophie devenue folle*, m'a appris l'existence de l'amputomanie - heureusement assez rare : cette manie - on refuse son corps jusqu'à se faire couper un bras, par exemple - me semble assez bien symboliser le refus du réel d'une partie de mes contemporains, et j'ai cru le voir chez ceux-là même qui ne vont pas jusqu'au délire de la religion woke. J'ai parlé avec un ami écologiste devenu totalement misanthrope qui rêve d'un monde de plantes et d'animaux, sans hommes. Il formule cet « idéal » explicitement. Si vous dites que notre médecine nous a permis de vivre plus longtemps en bonne santé, il vous demande pourquoi il faudrait vouloir mourir vieux. La drogue qui anéantit son homme ne suffit pas, il faut un nouvel opium, et nos universités savent le distiller.

On admet généralement que la croyance au progrès a disparu de notre monde. Contrairement à la chanson, le progrès ne suppose pas qu'on fasse table rase du passé mais qu'on sache se nourrir de ce qu'il a de meilleur pour aller de l'avant. Cette croyance une fois morte, comme on ne revient pas pour autant à cette sorte de fatalisme qui faisait que, sous l'Ancien Régime, il allait de soi qu'on demeure à sa place et

qu'on ne change pas de condition, le sentiment que rien ne peut finalement changer, qu'il y aura toujours des riches et des pauvres, au lieu de **donner le courage de combattre là où l'on est pour le bien commun**, fait naître un ressentiment, plus fort parfois chez ceux qui, par leur talent et leur travail, sont sortis de la misère. Ils ne supportent pas d'avoir pu faire carrière ou de bien vendre leurs livres et vivent leur succès comme une trahison, en même temps parfois qu'ils méprisent le monde qu'ils ont quitté. Et comme naguère lorsqu'il fallait être stalinien, les meilleurs n'osent pas s'opposer à cette nouvelle religion. Le manque de courage les aveugle au point que parfois ils se convertissent.

Cancel culture

Tout cela s'inscrit dans la Cancel culture dont traite le compte rendu du livre de Hubert Heckmann **Cancel ! De la culture de la censure à l'effacement de la culture** par Catherine Kintzler⁵. Le livre de Jean-François Braunstein montre que nous sommes revenus au temps du stalinisme. Il y avait alors les mathématiques prolétariennes et les mathématiques bourgeoises, Staline était un grand philosophe, etc., et l'université ne mourait pas de rire. **Il fallait et il faut aujourd'hui du courage pour lutter contre les pressions qu'exercent les idéologues.**

Notes

1 - Jean-François Braunstein, La Religion woke, Grasset, p. 25, qui commente le célèbre *credibile est, quia ineptum est* de Tertullien - connu sous la forme : *credo quia absurdum* : je crois parce que c'est absurde.

2 - Par exemple <https://www.lefigaro.fr/international/face-a-la-vague-des-transgenres-la-suede-commence-a-douter-20210614>

3 - Ibid. p.28. Le livre de J.J. Braunstein commence par montrer en quoi il s'agit bien de religion.

4 - Ibid. p.188.

5 - <https://www.mezetulle.fr/cancel-de-hubert-heckmann-lu-par-catherine-kintzler/> -